



MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE
PAR
JACQUES JOSEPH ISIDORE RUFFIANDIS
ENFANT DE MOSSET (9)

JEAN LLAURY

Les hostilités (comme on disait à cette époque) viennent à peine de débiter et nous voici déjà plongés dans l'horreur de cette guerre de tranchées dans laquelle nous entraîne le journal de l'ex" petit Mossétan" qu'il me semble apercevoir, couvert de sa capote, fiévreux, émacié, remplissant, dans un abri très incertain, à la lueur blafarde d'une lanterne, son précieux petit carnet garant de sa mémoire.

Le fond est criant de vérité : il est question d' assauts meurtriers "répétés sans succès", de "légendaires actes de bravoure inutiles", d'occupants d'une tranchée "percés de coups de baïonnette", d'un régiment "embourbé dans la vase des Flandres, mal ravitaillé, mal appuyé", "...quand les fusils étaient noyés de boue et les baïonnettes tordues, on s'assommait à la crosse et à la pelle-bêche" et "on accumule les pertes sans résultat"...

Le style, lui, est épique, parfois paternaliste voire condescendant, typique me semble-t-il, de cette période de la France à cheval entre XIXème et XXème, où Connaissance et Certitude sont, forcément, l'apanage des chefs ainsi que des dirigeants politiques et économiques : "Le grand chef (en l'occurrence, le général Joffre) interrogea paternellement mes braves catalans..." "...la guigne poursuit mes braves"... "les soldats, descendant au repos, ressemblaient à des spectres mais la flamme du courage brillait dans leurs yeux enfoncés par la souffrance... Un obus me tue un sous officier, un caporal..."

Enfin, rappelez-vous : "Les soldats sont de grands enfants et il suffit d'occuper leur esprit et leur corps pour endiguer le courant de leurs pensées." (JdM N° 64)

Quand nous arrivâmes en Belgique, le 53^{ème} venait de prendre part aux combats les plus pénibles peut-être de toute la guerre. De la mi-Octobre aux premiers jours de Décembre, dans le saillant d'Ypres, le 16^{ème} corps embourbé dans la vase des Flandres, mal ravitaillé, mal appuyé, subit l'assaut répété d'une armée allemande qui voulait Calais. On se battit au fusil, à la baïonnette et quand les fusils étaient noyés de boue et les baïonnettes tordues, on s'assommait à la crosse et à la pelle-bêche.

Les premiers soldats, descendant au repos, que je vis le 5 Décembre 1914, ressemblaient à des spectres, mais la flamme du courage brillait dans leurs yeux enfoncés par la souffrance.

Je fus nommé chef de section à la 8^{ème} compagnie, celle du brave capitaine Laffiteau ; nous étions partis ensemble sous-lieutenants. Son indomptable courage l'avait fait élever en 4 mois au grade de capitaine, j'étais lieutenant depuis la mi-Décembre.

Le mois de Décembre vit les assauts répétés du 53^{ème} d'Infanterie pour s'emparer du bois 40 qui dominait toute la région tenue par le 16^{ème} corps commandé par l'intrépide général Grossetti. Le 14

au matin, le 3^{ème} bataillon essaie en vain de progresser au Sud du bois du Confluent, mais perd du monde et doit se replier dans des boyaux transformés en ruisseaux ; le 15, la 9^{ème} compagnie perd 18 blessés et 17 tués ; le 16, le deuxième bataillon attaque à son tour ; mon ami Laffiteau tombe frappé à mort, tandis que je progresse jusqu'aux fils de fer ennemis.

Le 17, nous enterrons ce brave au cimetière de Dickebusch ; je deviens commandant de la 8^{ème} compagnie, belle réunion de gens courageux.

Le 20 Décembre, à la brasserie d'Enzenvalle, un obus me tue un sous-officier, un caporal et blesse 10 hommes.

Enfin, le 7 Janvier 1915, nous sommes relevés par des canadiens devant Wierstrast et nous quittons la bous des Flandres sans regret pour aller au repos dans la région d'Arras où le général Joffre nous passa en revue à Fréwillers, le 1^{er} Février. Il était accompagné des généraux Foch et Dubaif ; le sol était blanc de neige, il faisait un froid terrible ; le grand chef interrogea paternellement mes braves catalans, en particulier le lieutenant Barthès originaire de Rivesaltes.

Quelques jours plus tard, nous relevâmes le 75^{ème} d'Infanterie à Lihons, dans la Somme, sous une pluie battante, mais ce ne fut qu'un rapide passage ; bientôt nous reprenions le chemin du Sud, vers la Champagne.

A partir de ce moment –sauf pour des actions rapides à Verdun, aux Eparges ou dans la Somme – nous ne quitterons plus cette Champagne crayeuse parsemée de bois géométriques de pins rabougris. Nous y laisserons les meilleurs de nos camarades dans les cimetières des secteurs, et les noms de Beauséjour, Perthes-Hurlus, le Cratère, le Mont Haut, le Mont sans Nom... éveillent toujours en moi des souvenirs glorieux et tristes à la fois.

Par Epernay, Ay, Athis, Récy, Cuperly, Somme-Tourbe, Vargemoulin nous arrivons à pied d'œuvre, au moment des attaques du 16^{ème} corps sur la côte 196 et la butte du Mesnil.

Le 18 Mars, nous attaquons le ravin des Cuisines ; trois compagnies du 1^{er} bataillon à droite, les 3^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème} compagnies à gauche, attaquent, à 15 heures 30, la tranchée Nord-Sud défendue par un fortin central.

Le commandant de Vérez, révoluer au poing, saute le premier dans l'ouvrage ennemi ; mais ses troupes sont fauchées par les mitrailleuses du fortin ; l'attaque a échoué.

A 16 heures, la 8^{ème} compagnie s'élance mais reflue sur la tranchée de départ avec des pertes.

A 18 heures 30, profitant de l'obscurité naissante, j'entraîne mes hommes à l'attaque ; nous sautons dans la tranchée ; ses occupants sont percés à coups de baïonnette ; quelques prisonniers sont envoyés au colonel Michel.

Cependant, les allemands des tranchées de soutien réagissent ; toute la nuit, les restes de ma pauvre 8^{ème} compagnie résistent sur place sous les grenades. Des pétards font sauter les barrages établis aux extrémités de la partie conquise.

Le sous-lieutenant Barthès, blessé, nous quitte ; bientôt, les quatre agents de liaison tombent. A

quatre heures du matin, j'ordonne aux quarante survivants de revenir à la tranchée de départ.

Le 20, les restes de la 8^{ème}, la 7^{ème} et quelques hommes du 122^{ème} régiment essaient de s'emparer de la fameuse tranchée Nord-Sud, mais en vain ; on accumule les pertes sans résultat.

Le 21, nous allons au repos à Vargemoulin où la guigne poursuit mes braves ; quatre d'entre eux sont tués dans une baraque par un obus perdu pendant qu'ils jouaient à la manille.

Les combats de Beauséjour ont laissé dans ma mémoire un souvenir terrible ; souvenir d'assauts répétés sans succès sur des tranchées hérissées de fil de fer, de mitrailleuses, de blockhaus... Souvenir de cadavres s'entassant sur les parapets des tranchées, de cadavres retenus par des piquets et des fascines* ; souvenir de légendaires actes de bravoure inutiles ; souvenir des combats terriblement meurtriers pour arracher à l'ennemi un lambeau de terre crayeuse rougie de notre sang.

Le 29, enfin, relevés par le 122^{ème}, nous allons nous reposer à la côte 152 près de Somme-Suippe.

Hélas, repos de courte durée !

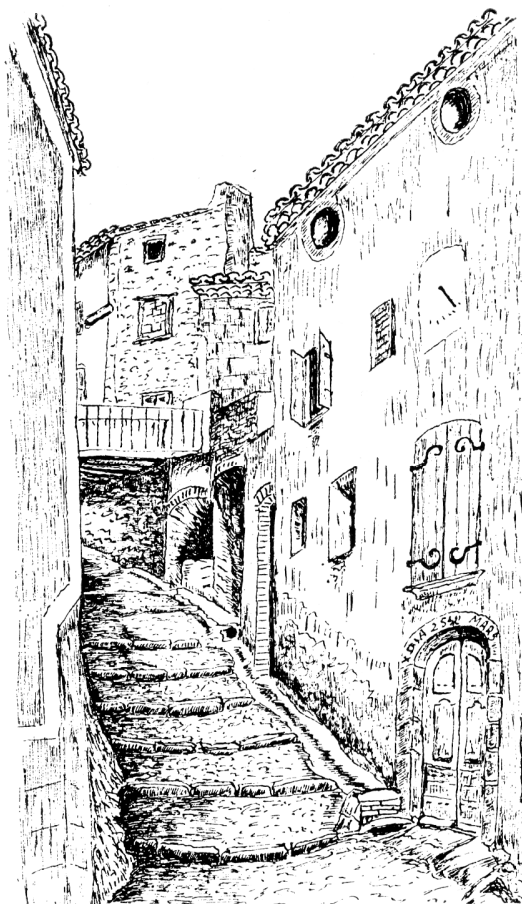
***Fascine** : assemblage de branchages pour combler les

fossés ou pour empêcher l'éboulement des terres.

Le 1^{er} Avril, nous occupons le secteur de la maison forestière et de Perthes-les Hurlus. Nous restons dans ce coin de la puanteur et des mines jusqu'au 12 Juin. Nous y perdons beaucoup de braves tués par des bombes et des explosions de mines.

En Mai, je suis blessé par une grenade ennemie sur les lèvres d'un entonnoir et quelques jours après, je suis nommé capitaine ; après les combats de Mars à Beauséjour, j'avais reçu la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur des mains du général Bouchez commandant notre division.

C'est avec une légitime fierté que, devant le 2^{ème} bataillon, à la côte 152, au son des 105 explosifs arrivant dans les environs, j'avais vu le ruban rouge être accroché à ma poitrine. (A suivre)



VIEILLE RUE